

Arrêt

n° 37 931 du 29 janvier 2009
dans l'affaire X / III

En cause : X

Agissant en nom propre et en qualité de représentant légal de :
X

Ayant élu domicile : X

contre :

L'Etat belge, représenté par le Secrétaire d'Etat à la Politique de migration et d'asile

LE PRESIDENT F.F. DE LA IIIe CHAMBRE,

Vu la requête introduite le 17 septembre 2009, en son nom personnel et au nom de ses enfants mineurs, par X, qui déclare être de nationalité turque, tendant à la suspension et l'annulation de la décision lui ordonnant de quitter le territoire (annexe 13), prise le 3 septembre 2009.

Vu le titre 1er bis, chapitre 2, section IV, sous-section 2, de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers.

Vu le dossier administratif et vu la note d'observations.

Vu l'ordonnance du 26 octobre 2009 convoquant les parties à comparaître le 24 novembre 2009.

Entendu, en son rapport, E. MAERTENS, juge au contentieux des étrangers.

Entendu, en leurs observations, Me M. ELLOUZE, avocat, qui comparaît pour la partie requérante, et Me K. DE HAES loco Me F. MOTULSKY, avocat, qui comparaît pour la partie défenderesse.

APRES EN AVOIR DELIBERE, REND L'ARRET SUIVANT :

1. Faits pertinents de la cause.

1.1 La requérante déclare avoir introduit une demande de reconnaissance de la qualité de réfugié, avec son époux et ses huit enfants, en Allemagne, en date du 26 août 1992. Cette demande s'était alors clôturée par une décision de refus datée du 27 octobre 2000, de même que la seconde demande de la requérante et de sa famille.

La requérante, ses enfants mineurs et son époux ont introduit une nouvelle demande de reconnaissance de la qualité de réfugié en Belgique en usant d'une fausse identité, le 29 mai 2002.

La partie requérante explique dans la requête introductive d'instance, que devant l'impossibilité de produire un passeport national, les requérants ont décidé de révéler leur véritable identité.

1.2. Le 3 septembre 2009, la partie défenderesse prend un ordre de quitter le territoire, lequel est notifié le 8 septembre 2009.

Il s'agit de l'acte attaqué.

Ladite décision est rédigée comme suit :

« Article 13§3, 3°: Le ministre ou son délégué peut donner l'ordre de quitter le territoire à l'étranger autorisé, à séjourner dans le Royaume pour une durée limitée, fixée par la loi ou en raison de circonstances particulières propres à l'intéressé ou en rapport avec la nature ou la durée de ses activités en Belgique, lorsqu'il a utilisé des informations fausses ou trompeuses ou des documents faux ou falsifiés, ou a recouru à la fraude ou à d'autres moyens illégaux, qui ont été déterminants pour obtenir l'autorisation de séjour.

L'intéressée est arrivée en Belgique en date du 28-05-2002 avec son époux + 7 enfants et a introduit une demande d'asile en date du 29-05-2002, pourvu d'une carte d'identité nationale turque au nom de [xxx], un certificat de mariage et 7 extraits d'acte de naissance des enfants, portant le nom de famille [xxx] et tous nés. En date du 16-06-2006, la procédure auprès du Conseil d'Etat est terminée

En date du 25-05-2005, l'intéressée sous le nom de [xxx] (et son époux, [xxx] + 8 enfants) n'introduit une demande de régularisation sur base de l'article 9§3 de la Loi du 15-12-1980. Les motifs évoqués sont longue procédure d'asile et scolarisation des enfants. En date du 01-02-2006, il a été mis en possession d'un Cire à durée limitée.

Lors de sa demande d'asile, l'intéressée a communiqué qu'elle n'avait pas introduit de procédure d'asile dans un autre pays. Renseignements pris auprès des autorités allemandes, il appert que l'intéressée sous le nom d' [xxx] (et sa famille a introduit une première demande d'asile en Allemagne le 26-08-1992 qui s'est clôturée négativement le 27-10-2000). En date du 07-02-2001, elle a introduit une seconde demande d'asile qui se clôture également négativement le 11-03-2003. L'intéressée (avec ses enfants) a disparu le 28-03-2002 de l'Allemagne et son époux en date du 07-11-2001.

En date du 21 04_ 2009, lors de sa demande de correction de données individuelles, l'intéressée fournit des attestations du Consulat général de Turquie délivrée à Bruxelles, des cartes d'identité nationales au nom de [xxx], un extrait d'acte de mariage reprenant cette nouvelle identité, des passeports nationaux et extraits d'acte de naissance des enfants.

Au vu de ces documents, il s'avère que les enfants de l'intéressée qui sont nés le 10-10-1992, le 20-09-1994, le 10-10-1995, le 12-07-1998 et le 06-11-1999 sont nés à Fulda en Allemagne et non à Nusaybin comme l'intéressée l'a déclaré lors de sa demande d'asile. »

1.3. La partie requérante avait déjà introduit devant le Conseil un recours en suspension d'extrême urgence à l'encontre de l'acte présentement attaqué. Le Conseil a cependant rendu, le 11 septembre 2009, un arrêt de rejet (C.C.E., n°31. 431, 11 septembre 2009).

2. Exposé des moyens d'annulation.

2.1. La partie requérante prend un moyen tiré de la violation des l'articles 13, §3, 3°, de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers, des articles 2 et 3 de la loi du 29 juillet 1991 sur la motivation formelle des actes administratifs.

Elle énonce l'article 13, §3, 3°, de la loi précitée. Elle fait valoir que cette disposition doit être interprétée à la lumière du principe de l'obligation de toute autorité d'interpréter les dispositions légales dans le sens de la sauvegarde de l'intérêt supérieur de l'enfant. Elle invoque l'article 3, §1^{er} et 2, de la Convention relative aux Droits de l'Enfant et souligne que les 6 enfants mineurs de la requérante n'ont nullement participé à la fraude initiée par la requérante et ses enfants mineurs, ni utilisé de fausses informations ou faux documents. De même que la requérante qui n'a fait que suivre son époux et qu'elle a subi cette situation. Elle ajoute que la requérante a spontanément dénoncé l'utilisation de fausses identités et a voulu mettre fin à cette situation d'illégalité, ce dont il devrait être tenu compte par la partie défenderesse.

La partie requérante estime que par ailleurs, la fraude en question n'a pas été déterminante pour obtenir ladite autorisation de séjour. La partie requérant souligne, dans sa requête, que la requérante n'a fait que suivre ainsi la décision de son mari. La partie requérante expose que la requérante avec ses enfants et son époux a ensuite introduit une demande d'autorisation de séjour fondée sur l'article 9, alinéa 3, de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers et a obtenu, en raison de la longueur de la durée de sa procédure d'asile et de celle de sa famille, un Ciré d'une

durée limitée, à l'instar de toute sa famille. Elle souligne que la demande d'asile de la requérante n'a pas été traitée dans un délai raisonnable par la faute de l'administration et que les fausses déclarations faites à l'appui de la demande d'asile, n'ont jamais été déterminantes.

Elle fait valoir que les conséquences de l'interruption éventuelle de la scolarité des enfants ne devraient pas leur être infligée. Elle met en évidence que les enfants mineurs de la requérante ne sont pas à l'origine du préjudice qu'ils risquent de subir. La partie requérante rappelle le principe selon lequel il y a lieu de prendre en considération l'intérêt supérieur des enfants avant tout, d'autant que l'une des raisons majeures ayant conduit à la régularisation des requérants initialement, était la scolarité des enfants de la requérante.

Elle critique l'acte attaqué en ce qu'il ne prend pas en compte le rôle minime de la requérante dans la fraude à l'origine de la prise de celui-ci. Elle dénonce une interprétation erronée de la notion de rôle déterminant pour obtenir l'autorisation de séjour et une appréciation déraisonnable des faits.

Elle fait valoir que, « pour prendre en considération l'intérêt supérieur des enfants, la situation de la mère et du père doit suivre la situation des enfants pour permettre aux enfants de continuer leur scolarité et bénéficier du droit qu'ils ont pu acquérir suite à la régularisation de leur situation de séjour. Elle rappelle qu'un droit acquis au terme d'une procédure irrégulière ne peut être remis en question que dans le délai prévu pour l'introduction d'une demande administrative devant le Conseil d'Etat ou le Conseil du Contentieux des Etrangers et que ce droit ne peut être remis en cause que si son titulaire est à l'origine de la fraude, ce qui ne peut être le cas des six enfants mineurs et de leur mère.

La partie requérante évoque également le risque d'une séparation de la requérante et ses enfants et la violation de l'article 8 de la CEDH.

Elle insiste aussi sur les efforts importants du requérant afin de s'intégrer dans la vie professionnelle.

Elle conclut que la décision attaquée ne prend pas en compte l'ensemble de ces éléments et ne respecte pas le principe de proportionnalité.

3. Discussion

3.1. Le Conseil entend rappeler que l'acte attaqué est un ordre de quitter le territoire, fondé sur l'article 13, §3, °3 de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers, laquelle disposition stipule que « *Le ministre ou son délégué peut donner l'ordre de quitter le territoire à l'étranger autorisé à séjourner dans le Royaume pour une durée limitée, fixée par la loi ou en raison de circonstances particulières propres à l'intéressé ou en rapport avec la nature ou la durée de ses activités en Belgique, dans un des cas suivants :*

[...]

3° lorsqu'il a utilisé des informations fausses ou trompeuses ou des documents faux ou falsifiés, ou a recouru à la fraude ou à d'autres moyens illégaux, qui ont été déterminants pour obtenir l'autorisation de séjour ».

Le Conseil rappelle également que l'obligation de motivation formelle qui pèse sur l'autorité administrative en vertu des diverses dispositions légales doit permettre au destinataire de la décision de connaître les raisons sur lesquelles se fonde celle-ci, sans que l'autorité ne soit toutefois tenue d'explicitier les motifs de ces motifs. Il suffit, par conséquent, que la décision fasse apparaître de façon claire et non équivoque le raisonnement de son auteur afin de permettre au destinataire de la décision de comprendre les justifications de celle-ci et, le cas échéant, de pouvoir les contester dans le cadre d'un recours et, à la juridiction compétente, d'exercer son contrôle à ce sujet.

3.2. En l'occurrence, d'une part, le Conseil observe que la motivation de la décision attaquée permet à la requérante de comprendre clairement et sans équivoque le raisonnement sur la base duquel la partie défenderesse a estimé qu'une fraude avérée se trouvait à l'origine de sa demande d'asile et de l'autorisation de séjour qu'elle avait obtenue ainsi que les raisons pour lesquelles elle considère que cette fraude a été déterminante dans l'obtention de cette autorisation. D'autre part, le Conseil ne peut que constater que la partie requérante ne conteste pas les faits à l'origine de la décision attaquée.

3.3. La partie requérante conteste cependant tel qu'il ressort de la motivation de l'acte attaqué, le caractère déterminant des « déclarations fausses » de la requérante pour obtenir l'autorisation de séjour. Le Conseil estime au contraire qu'il apparaît clairement que la partie défenderesse a entendu préciser dans sa motivation que les fausses déclarations étaient celles qui avaient été faites à l'appui de la demande d'asile

et que celles-ci avaient été déterminantes pour *la durée totale de la procédure et, pour l'octroi de l'autorisation de séjour*. Plus avant, en ce qui concerne les deux éléments pour lesquels le requérant a pu obtenir cet octroi d'autorisation de séjour, à savoir la longueur du séjour et l'intégration qui en découle et la scolarisation des enfants. La partie défenderesse a pu préciser également d'une part, que l'intégration de l'intéressée découle de la longueur de son séjour qui est du lui-même aux fausses déclarations de l'intéressée et que d'autre part, la scolarisation des enfants bien qu'étant réelle et que l'interruption d'une scolarité est un préjudice grave difficilement réparable, il faut observer que la requérante en cachant délibérément sa véritable identité lors de sa demande d'asile et de sa demande de régularisation est à l'origine de la situation dans laquelle elle prétend voir ce préjudice.

Le Conseil considère que les motifs de la décision attaquée sont suffisants, n'apparaissent pas déraisonnables et procèdent d'une analyse et d'une application correcte des termes de l'article 13, §3, 3° de la Loi.

3.4. La partie requérante argue également du fait que si une fraude a été commise c'est en raison du fait que sa demande d'asile n'a pas été examinée dans un délai raisonnable et que ce n'est pas la faute des requérants si le contrôle des empreintes digitales n'a pas donné de résultats. Les reproches ainsi faits à la partie défenderesse semblent tout à fait hasardeux au sens où la partie requérante semble totalement oublier que la requérante est à l'origine de la situation dans laquelle elle se trouve et que les éléments ainsi avancés sont une tentative de se dédouaner d'une fraude antérieure et qui ne justifient en rien les déclarations frauduleuses fournies par la requérante.

3.5. La partie requérante invoque également une interprétation erronée de la notion de rôle déterminant pour obtenir l'autorisation de séjour visée à l'article 13, §3, de la loi, en faisant valoir que la requérante n'a fait que suivre la décision prise par son mari de frauder sur leurs identités et celles de leurs enfants. Le Conseil constate que quand bien même l'idée d'user de fausses identités était initialement celle de l'époux de la requérante, il y a lieu de constater que cette dernière y a adhéré pendant de très nombreuses années, et a contresigné les actes de ce dernier, en faisant elle-même usage d'une fausse identité. Quant à l'explication relative au fait que la requérante aurait décidé de déclarer spontanément cette fraude, rien dans le dossier ne permet de conclure à celle-ci. Il ressort au contraire du dossier administratif que contraint au bout de trois années de séjour prolongé annuellement et conditionné à un renouvellement définitif par la production des documents d'identité, les requérants ont du faire aveu de cette fraude. Ainsi, le Conseil relève dans un courrier de la partie requérante du 15 avril 2009 à l'Administration communale de Amay que « ...Pour leur accorder une régularisation définitive, l'Office des étrangers exige la production des passeports, ainsi que d'autres documents ».

3.6. S'agissant de l'application des règles et principes applicables au retrait des actes administratifs et de l'argument que « le droit acquis ne peut être remis en cause que si la personne titulaire de ce droit acquis est à l'origine de la fraude ou de l'irrégularité invoquée par la partie requérante à l'appui de sa requête », force est de constater d'une part que le seul intérêt de la question porte sur le délai dans lequel le recours peut être introduit et qu'il n'y a pas lieu d'y faire référence en l'espèce dès lors que précisément la loi du 15 décembre 1980 prévoit explicitement dans son article 13, §3, 3°, le fait pour le Ministre ou son délégué de donner un ordre de quitter le territoire dans l'hypothèse d'utilisation d'informations fausses ou trompeuses ou des documents faux ou falsifiés, ou le fait de recourir à la fraude ou à d'autres moyens illégaux, qui ont été déterminants pour obtenir l'autorisation de séjour.

Au vu de ce qui précède, le Conseil estime que l'acte attaqué est valablement motivé en fait en et droit, dès lors que la partie défenderesse, qui a pris l'acte litigieux en vertu de l'article 13, §3, 3°, a démontré à suffisance que la requérante avait fait usage de la fraude pour obtenir l'autorisation de séjour qui lui avait été accordée et que cette fraude avait été déterminante dans l'obtention de ladite autorisation.

3.7 Enfin, s'agissant de l'invocation de l'article 8 de la C.E.D.H., le Conseil ne peut que souligner que l'éventuel éloignement évoqué par la partie requérante lorsqu'elle dénonce une violation de l'article 8 de la C.E.D.H., en termes de requête, est la conséquence du comportement frauduleux de l'intéressé et non de la décision entreprise, qui se borne à constater ladite fraude et à en tirer les conséquences en droit.

De plus, le Conseil note que la partie requérante en invoquant la violation de cette disposition, met en évidence l'éventuelle séparation que l'acte attaqué pourrait entraîner entre la requérante et ses enfants.

Cependant, le Conseil observe que l'acte attaqué enjoint également aux enfants mineurs de la requérante de quitter le territoire ainsi qu'au reste de la famille par des actes séparés ceux-ci étant majeurs.

En tout état de cause, le Conseil souligne que l'article 8 précité ne garantit pas en tant que tel le droit pour une personne de pénétrer et de s'établir dans un pays dont elle n'est pas ressortissante, en sorte que la décision attaquée, dans son principe même, ne peut être considérée comme constituant une violation de cette disposition. Le Conseil rappelle, s'agissant du droit au respect de la vie familiale de la partie requérante, que l'article 8 de la Convention de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, qui fixe le principe suivant lequel toute personne a droit au respect de sa vie privée et familiale, de son domicile et de sa correspondance, n'est pas absolu. Ainsi, l'alinéa 2 de cet article autorise l'ingérence de l'autorité publique, pour autant que celle-ci soit prévue par la loi et constitue une mesure nécessaire à certains impératifs précis qu'elle énumère. Le Conseil rappelle également que la jurisprudence de la Cour a, à diverses occasions, considéré que cette disposition ne garantissait pas en tant que tel le droit pour une personne de pénétrer et de s'établir dans un pays dont elle n'est pas ressortissante.

En l'espèce, la décision attaquée est prise en application de la loi du 15 décembre 1980 dont les dispositions doivent être considérées comme constituant des mesures qui, dans une société démocratique, sont nécessaires pour contrôler l'entrée des non nationaux sur le territoire national (voir notamment les arrêts *Abdulaziz, Kabales et Balkandali* du 28 mai 1985, et *Cruz Varas et autres* du 20 mars 1991 ; C.E., arrêt n° 86.204 du 24 mars 2000), en sorte que la décision attaquée ne peut en tant que telle, être considérée comme constituant une violation de l'article 8 de la CEDH.

3.8. Enfin, s'agissant de l'ensemble des développements figurant dans la requête introductive d'instance qui portent sur le sort des enfants et le fait que ces derniers ne sont aucunement à l'origine du préjudice que l'acte attaqué pourrait leur causer, le Conseil ne peut que constater que, malheureusement, ces éléments ne sauraient en rien changer le fait que, ainsi que l'acte attaqué l'énonce clairement, le séjour de ces derniers est inéluctablement lié à celui de leur mère, de sorte qu'ils ne peuvent que suivre la situation de la requérante.

Par ailleurs, les conséquences potentielles de la décision attaquée sur la scolarité des enfants de la requérante découlent uniquement de la fraude faite par la requérante et ne peuvent être imputées à la décision attaquée. L'existence de la Convention relative aux Droits de l'Enfant et le principe de l'intérêt supérieur des enfants, n'empêchent pas le fait que le séjour des enfants mineurs de la requérante sur le territoire n'a été autorisé que dans le cadre du séjour de cette dernière.

Le moyen pris dans chacune de ces branches n'est donc pas fondé.

4. Débats succincts

4.1. Les débats succincts suffisant à constater que la requête en annulation ne peut être accueillie, il convient d'appliquer l'article 36 de l'Arrêté royal du 21 décembre 2006 fixant la procédure devant le Conseil du Contentieux des Etrangers.

4.2. La requête en annulation étant rejetée par le présent arrêt, il n'y a plus lieu de statuer sur la demande de suspension.

PAR CES MOTIFS, LE CONSEIL DU CONTENTIEUX DES ETRANGERS DECIDE :

Article unique.

La requête en suspension et annulation est rejetée.

Ainsi prononcé à Bruxelles, en audience publique, vingt-neuf janvier deux mille dix par :

M. E. MAERTENS,

Mme A. P. PALERMO,

Président F. F., juge au contentieux des étrangers,

Greffier .

Le Greffier,

Le Président,

A. P. PALERMO.

E. MAERTENS.